



LES L DE LA NUIT
EN TOUTES LETTRES



LES L DE LA NUIT
10 AVRIL 2014



000 000 000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
0000000000
0000000000

0000000000
0000000000
0000000000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
0000000000
0000000000

0000000000
0000000000
0000000000
000
000
000
000
0000000000
0000000000
0000000000

0000000000
0000000000
0000000000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
0000000000
0000000000

0000000000
0000000000
000
0000000000
0000000000
000
0000000000
0000000000
0000000000

000 000 000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
0000000000
0000000000

0000
000
000
000
0000000000
0000000000
0000000000

00000 0
000000 00
000000 000
000 00 000
000 000000
000 000
000 000000
0000000000
0000000000
0000000000

000 000 000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
0000000000
0000000000
0000000000

000
000
000
0000000000
0000000000
0000000000
000
000
000

0000000000
0000000000
0000000000
0000000000

00000 0000
0000000000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
0000000000
0000000000

0000000000
0000000000
0000000000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
000 000 000
000 000000
000 000000

0000000000
0000000000
000
000
000
000
0000000000
0000000000
0000000000

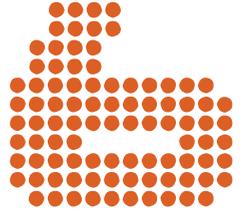
En toutes lettres, ils ont écrit leurs L de la nuit ! Une centaine d'étudiants de la Faculté des lettres ont pris la plume , dans le cadre d'ateliers d'écriture (en Langues Etrangères Appliquées, à Sénart, sous la conduite de Jean-Pierre Brouillaud ou en L3 de Lettres, parcours de médiation culturelle , sous la conduite de Sylvie Jouanny) ou spontanément , pour le grand concours de poésie (organisé par Eric Pellet, du département des Lettres, et présidé par le poète Francis Combes). Si vous voulez les connaître un peu mieux, lisez la radiographie de leur imaginaire, présenté par un membre du comité de lecture des textes d'atelier: ce sont les mêmes que ceux que vous croisez tous les jours, mais là, vous les découvrirez. En dehors de la prise de notes et des notes du prof au stylo rouge, ils se révèlent au grand jour : ils habitent le monde, vraiment, ils le disent, et nous invitent à le partager, vraiment. Une grande fierté, pour la Faculté des Lettres, vraiment!

S. Jouanny



CONCERN

CONCERN

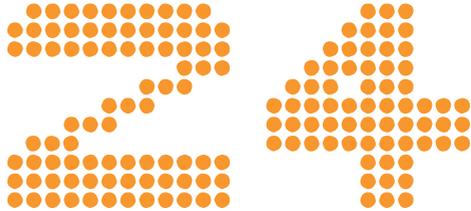


CONCERN

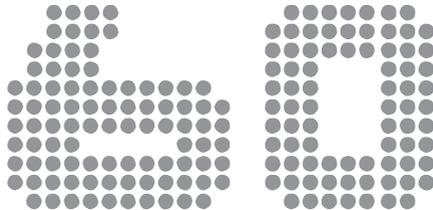
CONCERN



CONTRA
COURT



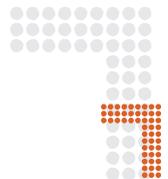
HABITER LE MONDE :
RADIOGRAPHIE D'UN
IMAGINAIRE





Le concours de textes d'ateliers a réuni 38 textes , écrits dans les ateliers de Jean-Pierre Brouillaud (LEA 1, Sénart) et de Sylvie Jouanny (L3, département des Lettres, médiation culturelle) . Trois ont été primés, d'autres auraient pu l'être, tous ont été lus avec intérêt : vous retrouverez l'essentiel de ces textes ici, et un petit florilège dans une exhaustive radiographie...

[A Alice]	8
[Ordinaticien]	10
[Vie volée]	13
[Terre]	14
[Les années]	15
[Nea Kameni]	17
[Fistoune]	20
[Le bouleversement]	22





[A Alice]

Bon, ma belle, j'espère que t'en bouffes des merveilles depuis que tu nous as laissés. Moi ça va, je sais pas exactement où tu nous as laissés. Maintenant je travaille avec les gamins - t'sais tu avais le même âge qu'eux quand tu t'en es allée. Je sais pas comment faire, j'sais pas comment te dire, t'es fragile et t'es loin quand même. Ok, je me lance.

Je me souviens bien de toi, je crois que vraiment y'a pas un jour où je pense pas à toi. C'est trop bête, Alice, des merveilles, y'en a plein sur terre. Et même si y'en avait pas eu, t'inquiète pas, je t'en aurais inventé.

Je t'aurais lu des histoires alors que je sais même pas lire, je t'aurais appris à dire plein de gros mots à crier très fort aux emmerdeurs, je t'aurais appris à nager, et puis à faire des doigts d'honneur juste bah comme ça pour énerver les parents, tu sais comment ils sont... Je revois le joli blond de tes cheveux, j'aurais continué à les coiffer. J'aurais été jalouse de leur couleur mais allez t'es ma sœur, je te la laisse ta blondeur. Et puis, j'aurais accroché des paillettes au noir de tes yeux et t'aurais fait tourner la tête à des garçons trop beaux, t'aurais même pas eu peur d'en tomber amoureuse car j'aurais été la pour ramasser tous les morceaux de toi que tu aurais pu y laisser.

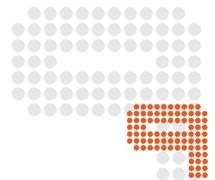
Tu n'aurais jamais eu à t'endormir toute seule. C'est important ça ; ne pas dormir seule. Depuis que tu n'es plus là, j'ai des insomnies qui viennent s'infiltrer entre mes draps. J'ai pas envie de partir pendant la nuit, moi. J'ai les parents qui comptent chacune de mes respirations derrière mon dos. Je fais comme si je ne savais pas. Mais voilà, tu comprends, je peux pas aller le visiter, ton pays aux merveilles, pas que je veuille pas!

Mon Alice, je donnerais tout pour toucher encore le bout de tes doigts, tout pour que tu reviennes un peu habiter le monde.

Depuis que tu es plus là, y'a eu le lit qui est resté vide un bout de temps. Y'a eu les parents qui ont plus dit un mot pendant longtemps. Et ce bruit assourdissant de silence qui tambourinait dans la maison. C'était angoissant. On m'a un peu mise de côté. Tu étais petite et je l'étais aussi. T'aurais voulu qu'ils me disent quoi ? Ouais, allez, ils sont pardonés.

Juste quand maman me demande pourquoi je teins mes cheveux quoi c'est vrai ils sont si jolis en châtain bah je sais pas quoi lui dire, c'est vrai, je peux pas lui expliquer qu'elle me vient de toi cette obsession de blondeur.

*Lucie Aldobandi, médiation culturelle
1er Prix*





[Ordinaticien]

Chers êtres humains,

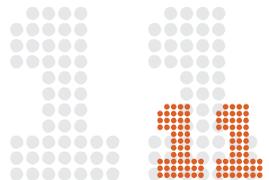
C'est fou comme la vie se déplace à la manière des flots basques, prenant et ramenant les personnes sur son passage. Le problème étant que personne ne m'a jamais ramené. Je me souviens, qu'à l'époque, j'étais adoré. Je disposais d'une aura qui s'étendait au delà de la France. Ma renommée était planétaire, j'habitais le monde. J'étais sous les projecteurs et cette reconnaissance faisait que je me sentais vivant.

Qui eût cru aujourd'hui que je me retrouverais délaissé, abandonné par ceux qui m'ont tant utilisé. Vous savez, comme les anciens vétérans américains qui ont servi leur patrie et qui sont maintenant handicapés, abîmés par la vie et traumatisés par les horreurs de la guerre. Oui, ceux que l'on a casés dans des associations caritatives pour se donner bonne conscience. Et bien voilà mon triste sort. Bien sûr, je ne suis pas pris en charge par qui que ce soit. J'attends, seul, d'être un jour à nouveau reconnu à ma juste valeur. Je prends la poussière et bientôt, mes poumons seront emplis de particules grisâtres. Il y aurait beaucoup à dire sur la solitude. C'est d'ailleurs le mal du siècle il me semble.

Sans être mégalomane, je pense avoir beaucoup servi à une époque. Que ce soit les nations ou bien les être humains. On peut dire que j'ai contribué à faire évoluer les choses. Alors pourquoi tant d'indifférence aujourd'hui ? Suis-je celui à blâmer ? Je me retrouve coincé, prisonnier d'une société avec laquelle je n'ai plus aucune affinité. D'ailleurs, essayez de dire mon nom à voix haute, et regardez les réactions autour de vous. Hier, me connaître et m'avoir rencontré était une fierté. Aujourd'hui, mon nom est parfois inconnu et ceux qui m'ont un jour serré la main m'ont vite délaissé, ne comprenant plus vraiment mon utilité.

Voulez vous connaître l'ironie du sort ou plutôt l'ironie de mon sort devrais je dire ? Et bien, l'anagramme de mon nom est en fait l'un de mes pires ennemis : ordinaticien. C'est ce dernier qui me donnera le coup de grâce d'ici quelques années. Personne n'est jamais fait pour durer et la preuve en est que ma fin est proche. Egoïstement cela me rassure de savoir que je ne suis pas seul. Mes quelques amis restants subissent le même sort et l'ingratitude des nouvelles générations ne peut que nous attrister.

Avec le temps, j'ai appris que deux choses étaient essentielles dans la vie : l'amour et la reconnaissance. Et moi, du haut de mes centaines d'années, je tombe en désuétude.





Je ne sais plus ce qu'est le contact humain, la chaleur de la peau de ceux qui m'ont tenu dans leurs mains plusieurs fois par jour, la sensualité lorsqu'on m'effleurait et me touchait. Je me sens maintenant inutile. La nostalgie s'empare de moi. Heureusement que les maisons de retraite n'existent pas pour les espèces de mon genre car cela ferait bien longtemps qu'on m'aurait parqué dans une chambre, la télévision en fond sonore, me narguant. J'ai au moins la chance de pouvoir encore disposer de ma vie. Alors, j'attends. J'attends dans l'espoir que certains curieux m'accordent un peu de temps et cherchent à mieux me connaître. Mais, hélas, nous savons bien que ce n'est plus dans l'air du temps...

Je dédie ces quelques mots à mes amis les livres qui, eux seuls, pourront comprendre mon désarroi.

Monsieur le dictionnaire

*Audrey Bassis, LEA
2e Prix*

[Vie volée]

*Habiter le monde, c'est, comme la carpe,
rêver de rejoindre le dragon par delà le cerisier.
Proverbe chinois, IXe siècle.*

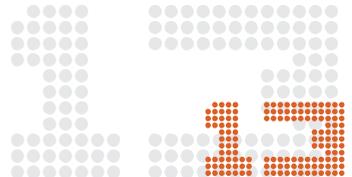
La vie envolée,
Les oiseaux migrent aussi.
La mort légère.

Un instant captive.
La cage d'or s'ouvre enfin.
Elle est déjà loin.

Un instant s'envole,
Un battement de colibri
Et l'amour aussi.

Ça n'en finit pas.
Puis il file, file encore.
Juste métaphore.

*Mélissa Choisy, médiation culturelle
3e Prix*



AUTRES TEXTES

[Terre]

Regarder le ciel.
L'astre lunaire. Lucioles des cieux.

Puis, rappel de mes orteils dans la terre.
La Terre, la lune. Si loin.
Et puis soudain, vertige.

Je reviens au monde.

Le vertige me reprend.
Comme des enfants forment une ronde, les
images défilent, les visages déferlent.
J'aimerais rattraper la course du soleil.
Un jour, j'apprendrai toutes les rondes.
Je veux voir toutes les rondes.
Je voudrais voir les mondes.

Un jour, petite luciole, je rattraperai la course
du soleil.

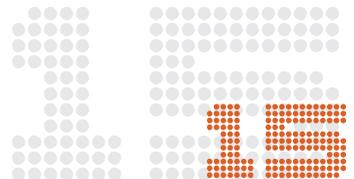
Mélissa Choisy, médiation culturelle
3e Prix

RETENUS EN FINALE

[Les années]

Nous étions jeunes et nous voulions laisser une trace.
Une empreinte. Des morceaux de verre brisés contre la roche déjà fragile. Un short blanc taché de sang en haut du fil à linge. Un soutif abandonné devant la cathédrale illuminée.
Nous voulions que le monde se souvienne.
Se souvienne de nous.
De nos rêves utopistes, de nos slogans pleins d'espoir, du rouge de nos pommettes, saillantes.
Nous avons parcouru des rues - NOS rues - des bâtiments vides de sens que nous avons remplis, des paysages que nous n'oublierons pas.
Eux non plus ne devaient pas nous oublier.

Nous étions jeunes et nous voulions laisser une trace.
Nous n'étions qu'un.
À nous tous nous formions un monde.
Un petit monde.
Nous voulions graver notre histoire dans ce monde, plus grand, qui nous avait vus naître.



AUTRES TEXTES

Je voudrais bien vous dire que j'avais réussi – mais il n'en n'était rien.

Le soir, parfois, j'arpentais la rue du 1er Dragon, je longeais la bibliothèque intercommunale (qui avait essuyé nos échecs littéraires) et je m'asseyais au milieu du Jardin Du-maine – par terre, sur les graviers poussiéreux (qui avaient essuyé nos échecs amoureux).

Je voudrais bien vous dire que j'entendais

nos voix,

nos rires,

nos larmes,

nos plaintes – mais il n'en n'était rien.

Nous n'habitons pas le monde plus que quiconque.

Marion Lesage, médiation culturelle

[Nea Kameni]

C'est comme si le ciel bénissait votre regard. Quel privilège d'assister à une vue telle que celle-là. La plus belle de l'île dit-on. D'abord le ciel qui fend une première partie de la vue. Un ciel bleu, infini, qui glisse sa brume d'horizon sur la mer en un trait estompé. Puis la mer qui se pose juste en dessous, d'un bleu fort, impénétrable et lourd. Les deux bleus semblent se disputer l'infini horizon azur. C'est pourtant la mer qui vous prend le plus; faut-il parler du cheminement doré du soleil sur ses flots? Ou les lignes blanches que dessinent les flots lorsque les bateaux passent? Il faut pourtant quitter ce bleu pour quelque chose de sublime. Là, entre deux eaux naissent des formes immenses. On croirait des montagnes, leur silhouette sombre se dressant majestueusement sur l'eau. Les îles de Palea Kameni et Nea Kameni ne cèdent pas à la beauté du paysage et restent bien droites, somptueuses, presque impériales. Nea Kameni cache aussi, parmi ses vases de flancs et les falaises, un volcan menaçant : on l'appelle «île du Volcan».

De là, où l'on est on ne peut qu'imaginer que les flots qui frappent contre les falaises de toutes leurs forces, mais on ne peut les voir d'aussi loin. Le bruit ne pénètre pas : le temps semble arrêté. On oublie les guerres, les morts, la famine, et



AUTRES TEXTES

tous les maux de ce monde. Ce n'est qu'après avoir admiré quelques minutes ce somptueux spectacle du monde, qu'on aperçoit en contrebas, les criques d'eau turquoise, inaccessibles, et pourtant à nos pieds. La falaise est escarpée, les rochers nombreux et pointus. Le soleil chauffe la nuque et comme Mer n'est jamais seule, elle est accompagnée de son époux si tendre et si doux, qui vient effleurer de son souffle frais la nuque des voyageurs, peut être pour les faire sortir de cette torpeur du rêve éveillé.

Existe-t-il réellement, par delà ces montagnes, par delà ces eaux, des hommes qui s'entretuent, des hommes qui se blessent? Comment peut-on vouloir autre chose qu'admirer ce somptueux paysage? A l'image de notre Terre mère, il semble que les hommes soient capables du pire comme du meilleur. Si ici, la Terre nous offre ce spectacle littoral merveilleux, elle se retourne aussi parfois contre nous, et cette même eau que j'admire peut très bien envahir mon jardin tranquille, ma maison, et tout ravager sur son passage.

Et ainsi sommes-nous faits : capables de tuer, mais aussi capable de sauver. C'est peut être ça finalement être un habitant du monde: savoir accepter tout ce que la vie sur Terre peut nous offrir, le bon comme le mauvais. Ça semble surréaliste qu'il puisse y avoir, quelque part loin derrière ce panorama idyllique des bombes et des grenades qui explosent aux pieds d'enfant. Finalement, en plus d'apprendre à accepter ce que l'on peut vivre ici, nous sommes aussi sujets aux caprices de la vie. Des caprices qui nous laissent toujours le

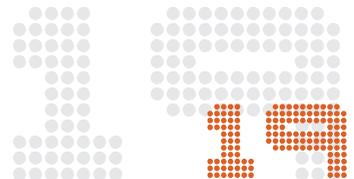
RETENUS EN FINALE

choix, contrairement à ce que nos conditions peuvent nous faire croire. Le premier de nos choix est d'ailleurs celui de décider que l'on a ce choix. Et c'est un principe universel : tous les habitants de ce monde ont le choix. Même l'esclave a le choix de se rebeller.

Alors, je réalise que je ne suis rien. Rien face aux maux de la planète, et rien non plus face à la beauté des paysages qu'offre le Monde, face aux mariages somptueux entre les éléments dont il est capable. La réalité frappe comme un réveil à l'eau froide.

On se sent comme Santiago, le plus célèbre des alchimistes. Impuissant sur le monde, mais ne vivant que par et pour lui. Un simple habitant du monde.

Keisha Roberson
LEA





[Fistoune]

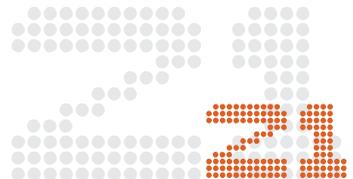
Il s'appelait Fistoune. Il était grand, brun, et possédait une vision plus grande des choses. Pour lui, le monde n'obéissait pas qu'à des règles scientifiques et cartésiennes. Si l'on cherche un peu plus loin, on découvre de grands mystères, des choses que l'on ne peut enfermer dans une boîte. Au-delà de la philosophie et des sciences, quelque chose de caché. C'était selon lui, le but de sa vie : essayer de comprendre le comment, mais surtout le pourquoi. Il commença très jeune, dès l'âge de 10 ans. Questionnant son père, afin de savoir pourquoi le ciel était bleu, et s'il existait un « autre chose » au-delà de notre Terre. N'étant pas satisfait des réponses extérieures qu'on lui donnait, il décida de se tourner vers sa petite voix intérieure. Plus que des réponses, celle-ci avait surtout des questions. Toujours des questions. Encore des questions.

Il aimait réfléchir, voir les choses à l'envers, se tordre l'esprit. D'une curiosité insatiable, il s'intéressa ensuite aux rêves. Ceux qui nous font sursauter dans la nuit, et qui nous emmènent vers de lointaines contrées verdoyantes. Une belle nuit, un rêve allait changer sa vision des choses. Etant à table avec ses amis, il prit soudainement conscience qu'il était en train de rêver. Quelle sensation ! L'excitation, la joie, la liberté de pouvoir réaliser tout ce dont il avait envie. Seule l'imagination comme limite, il s'envola pour quelques

instants. Puis fit apparaître une jolie fille brune, aux yeux verts. Petit à petit, la lucidité s'estompa. Suite à son réveil, Fistoune décida qu'il voulait revivre ces expériences. Après des années de pratique, il en vint à se rendre compte que la vie éveillée n'est pas si différente du monde onirique. Au point de penser que la vie n'est qu'un rêve, pour lequel nous nous réveillons, à la fin.

Il continuait à questionner le monde autour de lui, doutant de plus en plus de la réalité. Un jour, il prit conscience que ces questions le torturaient. Réfléchissant encore et toujours au pourquoi du comment, il comprit qu'il devait vivre. Comment ? Il ne l'avait jamais appris. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il voulait faire face à la mort sans aucun regret. Vivre, ce verbe lui redonnait espoir, pensant à beaucoup d'autres mots qui s'y accordent. Rencontrer. Aimer. Rigoler. S'amuser. Travailler. Voyager. Rêver. Ayant de grands projets, il voulut vivre chacun de ces verbes, en commençant par voyager. Voir le monde, habiter le monde, pour s'enrichir d'expériences. Toutes ces questions qu'il s'était posées, sur la réalité, le pourquoi et le but de la vie, avaient porté leurs fruits. Il s'était élevé sur un plan supérieur. La vie n'est qu'un tour de manège dans un parc d'attraction, pensait-il. A présent il avance, sans peurs et avec confiance. A présent, Il sait.

Téo Gautheret,
LEA





[Le bouleversement]

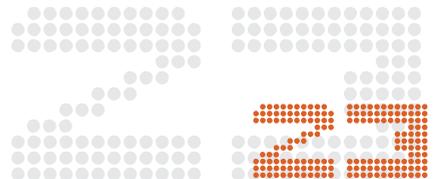
Ce matin-là en se réveillant, tout paraissait si différent. Le ciel était gris, une légère brume éclairait les grands chênes qu'elle aimait tant. Un froid pesant se faisait ressentir, et dans cette grande maison vide, elle se demandait ce qu'elle faisait là. Aujourd'hui tout avait changé, tout avait basculé. Hier encore, elle riait, elle fredonnait. Comme chaque vendredi, après avoir passé une semaine profondément ennuyeuse, elle s'empressait de rentrer chez elle, de prendre un long bain chaud avant de se préparer pour une nuit de folie. Ce soir-là, c'était sortie entre copines. Elle avait attendu cette soirée toute la semaine. C'était l'anniversaire de son amie Mandie. Tout était préparé, un resto chez Alfredo et un petit verre au Beach club avant d'aller danser toute la nuit au Blue night. Aux alentours de 19 heures, elle était prête.

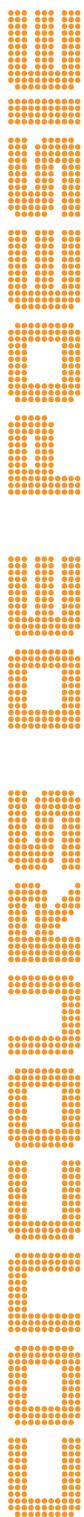
Après avoir récupéré Lisa, Chloé et Emmy, elle se précipitait dans les rues de Londres, direction Baker Street pour récupérer Mandie. Ce soir promettait d'être génial, se disait-elle. 20h : toutes les filles, autour de la table, riaient aux éclats. Chloé, la plus jeune de toutes, finissait de raconter une anecdote, lorsque tout à coup ; une jeune femme altière, élancée, mince, avec de belles jambes galbées rentrait dans le restaurant. De toute sa vie, elle n'avait jamais vu une telle merveille. En temps normal, elle n'était pas du genre à regarder les femmes ; mais là elle ressentait un flot

d'émotion qui la submergeait. Elle l'a d'abord regardée de haut en bas avec une grande admiration. Cette jeune femme avait tout pour elle : la peau cuivrée, le regard perçant, une prestance imposante. Ensuite, elle éprouvait de la jalousie. Son sang n'avait fait qu'un tour et c'est alors qu'elle s'était interrogée sur l'injustice de la vie qui dote certaines femmes d'une beauté éclatante dont émane une insolente sérénité. Subitement, une sensation inattendue l'avait envahie et troublée. Sans vouloir se l'avouer, elle était attirée par l'inconnue. Elle ressentait pour la première fois une profonde attraction pour cette femme. En un instant, sa vie fut bouleversée, elle se sentait chamboulée, désorientée, car à ce moment-là, elle ne s'imaginait pas qu'elle passerait le reste de la soirée avec elle. Tout au long de la nuit, elles avaient parlé, échangé des regards complices, s'étaient séduites, avaient dansé, plaisanté et raconté comme elle l'aurait fait avec son mari mais là c'était différent... C'est seulement en sentant ses lèvres se poser délicatement sur les siennes qu'elle découvrait un nouvel univers, un univers qui - bizarrement - lui plaisait ; un univers opposé, plein de promesses...

Hier, elle était une femme établie, mariée à un homme avec deux adorables enfants. Mais aujourd'hui, tout lui paraissait trouble. Elle se sentait plus seule que jamais et s'est alors demandée : Comment habiter le monde lorsqu'on est soi-même habité par des sentiments nouveaux et que nos certitudes volent en éclat ?

Laëtitia De Azevedo,
LEA





[Concours de Poésie : bilan]

Le concours de poésie de la 2e édition des « L de la Nuit » (10 avril 2014) était ouvert à tous les étudiants de l'UPEC. Le thème de cette édition, « Habiter le monde », était également le thème du concours. Nous avons reçu 58 textes proposés au concours, 37 auteurs y ont participé (un auteur pouvait proposer jusqu'à trois poèmes), ce qui constitue un réel succès pour un genre souvent considéré comme confidentiel. Cet engouement pour le concours est peut-être le signe, qu'un « besoin de poésie » revient en force dans le monde actuel, après quelques décennies de disette. Les étudiants qui ont participé au concours viennent de tous les départements de l'UFR de Lettres, Langues et Sciences humaines, mais aussi d'AES, et même de plusieurs universités européennes, puisque des étudiants en séjour Erasmus figurent au nombre des participants. Le jury tient à rendre un hommage particulier à ces étudiants étrangers qui ont manifesté ainsi leur goût pour cette langue française qu'ils sont venus étudier. Plus largement, le jury tient à féliciter tous les participants au concours pour leur enthousiasme et pour cette « envie » de poésie qui les anime.

Le jury du concours, présidé par Francis Combes, poète, éditeur et président de la Biennale des poètes en Val-de-Marne, était composé de 11 membres : Francis Combes, Michèle Aquien (enseignante, département de Lettres), Pauline Barbot (étudiante, L3 anglais), Anne-Caroline Beaugendre (directrice de la Bibliothèque Universitaire du CMC), Vincent Broqua (enseignant, département d'Anglais), Gérard Cartier (poète, personnalité

extérieure), Vanessa Cossin (secrétaire administrative, Service Organisation des études), Bénédicte de la Martinie (étudiante, M1 Lettres), Paula Petit (étudiante, L3 Lettres), Eric Pellet (enseignant, département de Lettres), Vincent Ronach (responsable des Relations internationales, UFR LLSH).

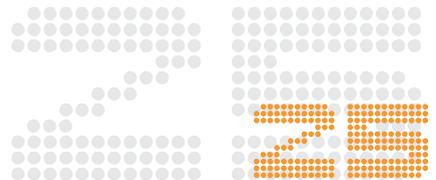
Le jury a choisi d'examiner tous les textes proposés, y compris ceux dans lesquels il restait quelques fautes d'orthographe, de même qu'il a choisi de conserver en compétition trois textes qui dépassaient la limite fixée (2000 caractères), considérant que de toute façon la qualité d'un texte poétique n'était jamais proportionnelle à sa longueur (c'est même plus souvent l'inverse). L'un de ces trois textes « hors-normes » figure ainsi dans la sélection finale, « malgré sa longueur », en raison de ses seules qualités poétiques.

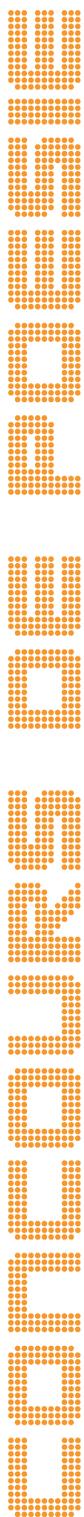
Quelques mots sur la méthode. Tous les textes envoyés sur le site du concours ont été anonymés et affectés d'un numéro et c'est sous cette forme qu'ils ont été adressés au jury, qui n'a pris connaissance des noms des auteurs qu'après la délibération, une fois les prix attribués. A l'issue d'une lecture individuelle, chaque membre a proposé une première sélection de 10 à 12 textes. Les textes les plus souvent cités ont été retenus pour la « finale » ; le jury en a gardé 9 qui ont été lus, commentés, défendus ; à la fin des débats, chaque membre a voté dans cette liste finale pour les trois textes qu'il souhaitait primer, le total des voix attribuées à chaque texte déterminant l'ordre final. Comme deux textes arrivaient ex-æquo en 3e position, le jury a décidé de ne pas les départager et ainsi de primer quatre textes au lieu de trois. Les poèmes récompensés par le jury sont :

1er prix : « Sous un ciel d'amiante » de Julien Tribotte

2e prix : « Fusion » de Sébastien Mion,

3e prix ex-aequo : « Fame » de Lucile Payeton et « On me dit des peuplades inconnues... » d'Alexandre Bonneau.





Les autres poèmes retenus pour la finale étaient : « Vent du Sud-Kivu » de Kadessa Sane, « Le Voyage initiatique » de Michel Vidal, « Conquerrances » de Sébastien Mion, « Haïti » de Routshild Dorval, « Les mains vides » de Kadessa Sane. Notons que deux auteurs, Sébastien Mion et Kadessa Sane, ont vu deux de leurs textes retenus pour la finale. Nous publions ci-dessous les neuf textes.

Quelques mots sur les poèmes. A l'exception de quelques-uns clairement « hors-sujet », la plupart des auteurs se sont confrontés au thème proposé : habiter le monde. Le monde a souvent été évoqué en tant qu'espace géographique, c'est le monde que l'on parcourt. Le thème a été pour certains l'occasion d'évoquer des origines (l'Espagne, la Mauritanie, Haïti, le Congo, l'Algérie...), un pays d'adoption (la Grèce), le souvenir de l'émigration, l'arrachement douloureux à une culture familiale, pour d'autres l'errance, l'imaginaire du voyage, le rêve d'un ailleurs échappant à la médiocrité quotidienne... Pour beaucoup, le monde est d'abord celui des hommes : on a célébré l'unité de l'humanité, dénoncé les inégalités, les exclusions sociales, revendiqué la liberté, dénoncé la menace écologique... Mais le monde « habité » a aussi été considéré d'une manière plus métaphysique comme le lieu de l'homme confronté à sa propre existence ; ont ainsi été abordés les thèmes de la naissance et de la mort, de la difficulté de vivre, du plaisir d'aimer, de la joie de vivre menacée par l'intolérance, de la vanité de l'agitation humaine...

Les poèmes proposés ont des formes très diverses – quelques sonnets, un haïku, un poème en prose, des séries de quatrains -, mais la forme la plus fréquente demeure... l'absence de forme. Et c'est sans doute le principal reproche que le jury a pu faire à un certain nombre de textes : en poésie, on est libre de choi-

sir, voire d'inventer, sa forme, encore faut-il se tenir à la forme choisie. Trop souvent, une forme est esquissée puis abandonnée, les vers commencent par rimer puis cessent de rimer, ou bien très approximativement, un quatrain est suivi d'une suite indéterminée de vers... On n'est pas obligé d'écrire selon les règles de la versification classique, mais si l'on s'y risque, on ne doit pas le faire à moitié. Un langage à la « va-comme-j'te-pousse » peut rarement trouver le bonheur d'expression ! Un poème peut tout à fait être irrégulier dans sa forme, mais cette irrégularité doit être juste et nécessaire, c'est-à-dire maîtrisée ... Trop d'auteurs donnent le sentiment de ne pas faire de choix parmi leurs mots et de garder tout ce qui leur vient. Ecrire en poésie, c'est nécessairement faire le tri. Beaucoup de poèmes contiennent ici ou là une image originale, un vers bien équilibré, une sensation bien exprimée, mais cette « fleur » de poésie se trouve souvent envahie par la broussaille, le trop-plein de mots, par des phrases voisines lourdes et sans rythme, une image cliché ou une banalité énoncée sentencieusement. Le jury a souvent observé que si l'auteur avait su faire la différence entre « le bon grain » et « l'ivraie » de sa production, il serait parvenu à un bien meilleur résultat. Tout cela doit être pris par tous comme un encouragement à persévérer : de l'exigence naît la qualité. Les meilleurs poèmes ont assurément fait preuve d'une sensibilité au monde, d'une attention aux mots et aux rythmes, et d'une certaine « exigence » formelle. En conclusion, continuez, cherchez, creusez, écrivez et n'oubliez pas de ... lire la poésie ! Car de même qu'il n'y a pas de cinéaste qui n'ait d'abord été cinéphile, ni d'écrivain qui n'ait d'abord été grand lecteur, il n'y a pas de meilleure école de la poésie que la lecture des poètes.

Eric Pellet

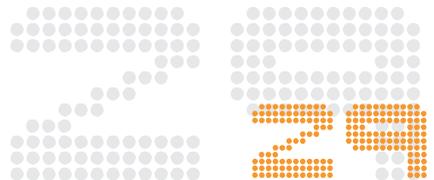


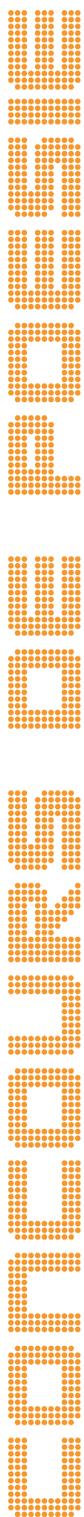
[Sous un ciel d'amiante]	29
[Fusion]	30
[Fame]	31
[On me dit des peuplades...]	32
[Vent du Sud Kivu]	34
[Le voyage initiatique]	36
[Conquerrances]	42
[Haïti]	43
[Les mains vides]	44

[Sous un ciel d'amiante]

Sous un ciel d'amiante
On déjeune sur l'herbe
Le ciel est jaune le soleil bleu
Et les fleurs rougeoyantes
On papillonne comme des enfants
Qui se courent l'un après l'autre
Un ballon dans les mains
On se l'envoie et l'on se vautre
Des dauphins plongent dans l'herbe
Sous des nuages de guimauve
Où galopent quelques cerfs
En laisse au bout d'une corde
Voguez cerfs-volants !
Pleines voiles dans le courant !
Crient ensemble quelques enfants
Emportés par le vent.
Et les oiseaux...
Chantent avec les Mendiants !
Picolant et picorant ensemble
Ils se partagent ce bon moment.
Mais des Chapeaux mécontents
Vinrent alors nous crier
Saltimbanques du jour qui ne cessez de jouer
Connaissez-vous le chant des braises des bûchers ?
Bientôt hérétiques chanteront à nouveau
Flammes qui crépitent âcre odeur de veaux !

*Julien Tribotte
1er Prix*





[Fusion]

Nomades des Saharas, Sibéries, Samsaras,
Squatteurs des faubourgs et cadres des technopoles,
Corps de plomb, âmes de plumes, mornes faces des
taules :

Un même astre sur nos routes toujours scintillera.

Traders d'Odessa, migrants de Timisoara,
Tantôt partagent la mélancolie des saules,
Tantôt arrangent les subtilités de leurs rôles :
Et toujours le même vent les apaisera.

Evanoui l'ennui s'il caresse leur visage !
Epanouis le marin et le poète quand, la nuit,
L'unique lune annihile de funestes présages !

Et quoique l'ingrat l'amour de Gaïa parfois nie,
Le feu, la terre, la mer et l'éther, humbles sages,
Jamais n'ont celé leurs mystérieux messages...

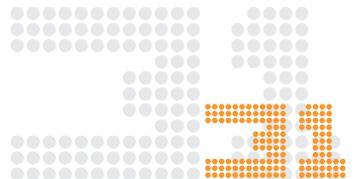
L'hymne-monde murmure à chaque membre du nid !

Sébastien Mion
2e Prix

[Fame]

Et par-delà le grand mur
S'étend la vivante prairie
De la solitude,
Là où travaillent les abeilles de la gloire.
Effrayées par les lueurs du soir,
Elles y vivent avec lassitude,
Souillant leurs ailes
Et leurs cœurs purs.
Elles paraissent voler de fleur en fleur
Librement,
Mais tournent toujours en rond
Pourtant.

Lucile Payeton
3e Prix ex-aequo





[On me dit des peuplades...]

On me dit des peuplades inconnues,
Brulées. On me parle de régions
Blanchies, où les sapins sont légion,
Et d'autres où les femmes dansent nues.

On me parle de Niagara
Et des Aztèques disparus,
D'un voyageur qui s'égara
Pas plus loin qu'au coin de sa rue.

On me dit des cités éteintes
Et d'autres scintillant la nuit,
Des déserts dont le sable éreinte
Et vous enterre sans un bruit.

On me dit... Moi je vois ma ville
Et ses habitants qui s'entassent
S'empilent, par paquets de mille.
Grouillante, fade populace!

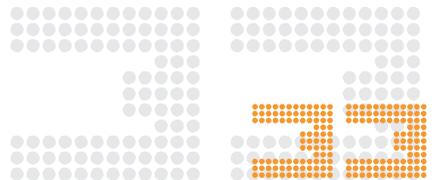
Tantôt se pavanant aux champs
De Mars, où à ceux Elysés,
Pour se délecter des chants
Des klaxons épuisés.

Tantôt sirotant en terrasse
Des crus amers, trop cher payés,
Grisés, tout en buvant la tasse!
Non, je ne suis pas Marseillais,

Et ne déteste, parisiens,
Ni vos façons, ni vos veillées,
Dansez! Je ne vous blâme en rien.

Moi, je retourne en voyage
Parmi mes mers et mes monts.
Mes coquillages, mes rivages,
Mes Taj Mahals ou Ermitages,
Et puis mes rages dans mes pages
Tapisseront mon monde.

Alexandre Bonneau
3e Prix ex-aequo



AUTRES TEXTES

[Vent du Sud Kivu]

Les plaines nourries par le compost de vos larmes
Sont témoins de ces moments où seules face à vos
hantises

Vous avez contre toute attente régénéré votre âme
Traçant votre route et habillées de bravoure
Piétinant ces figures masculines submergées par le
profit et la bêtise.

Devant le futur, cet inconnu, jamais n'avez-vous envi-
sagé un demi-tour.

Des vies abîmées et pliés en deux
Par des gestes et des idéologies barbares.

Des femmes résiliées, se refusant à tout aveu
Relativisant la furie des frères au regard hagard.

Femmes impassibles

Qui s'arment de leur foi pour ne pas sombrer dans le
désarroi

Femmes de nature inaliénable

Qui ne s'attachent pas à leur moi

Mais forment avec leurs sœurs un socle d'espoir.

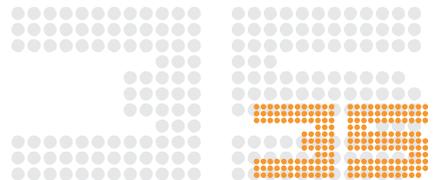
Leur avenir se fera plus loin, là-bas dans ces régions
lénifiantes

Avec leur cœur pansé, elles baptiseront leur nouveau
territoire.

RETENUS EN FINALE

Leurs vies jadis paisibles s'étaient effondrées dans la tourmente
Des montées de colère ont failli les noyer dans le renoncement
Mais les chants des collines les ont exhortées à se relever sereinement
Le monde ne se limite pas à ce qu'elles ont laissé derrière.
Rien n'est perdu, tout est à revivre.
Ne plus regretter les objets du passé et les rêves interrompus par les esprits en guerre
Demain, purifiés et réanimés, ces rêves n'auront pas de mal à vous suivre
Car au-delà des rives du désolant fourmillent d'autres possibilités
D'autres terrains de vie animés de douces sonorités.
La vie déborde de sens, elle ne demande qu'à être comprise.
Tout le long du chemin, le pouls du terreau sera votre assise
Ecoutez le vent vous livrer ses ultimes instructions
Il dit que vos visages de plus en plus distincts pourront s'épanouir dans l'action
Il dit que le monde des sans-cœurs est enclavé
Celui des âmes vertueuses demeure sans frontières
Difficile de le compresser
Il va au-delà de ce qui s'impose à tort comme l'extrémité de la terre.

Kanessa Sane



AUTRES TEXTES

[Le voyage initiatique]

Affamé, humilié

Juste le fiel,

Le froid.

Confer un in-folio :

« Aucun papier trouvé »

Froissé par le tampon,

Temps officieux, proie d'un bureaucrate abreuvé.

Tant pis pour l'infamie.

Aux confins, sans famille.

Je jouis le soir d'un pain émietté pour ma peine

Juste à ouïr sans espoir

Près de l'université d'Aristotelis,

Un air de rembetiko, mana mou ellas.

Δεν έχω, οοοοοοοο¹ [zen ekho]

Echo de la faux

Δεν έχω σπίτι πίσω για να ρθω [zen ekho spiti ya na rtho]

Ούτε eeeeeeee

Ούτε κρεβάτι [oute krevati]

για να κοιμηiiiiiiθώ [gia na kimi-tho]

Dans un lointain isthme

δεν έχω δρόμο ούτε γειτονιά [zen ekho zromo oute yitonia]

Comme fin, le dôme de Sainte Sophie atone,

RETEHUS EN FINALE

En voisin, le cosmos des étudiants fantômes.

να περπατήσω μια Πρωτομαγιά [na perpatiso mia protomagia]

Apathie d'une taverne, magie de l'Orient.

Rythme saccadé, lent.

Τα ψεύτικα τα λόγια τα μεγάλα [ta pseftika ta loyia ta mekhala]

μου τα πες με το πρώτο σου το γάλα [rou ta pes me to proto sou to khala]

Galaxie des maux, je goûte le lait amer.

Sans toit, juste à scruter le palais de la mer

Et pourtant toi, pantois,

Devant mon dénuement,

Touloumakos, tu m'as offert ton dévouement,

Mot galant, mot savoureux dans ton démotique.

Envoûtant tes étudiants, parmi le démos,

Tu professais l'antiquité et Héraclès.

Tu as détaché des syllabes comme un oracle :

Tu m'as tendu la main,

Moi simplement manant.

« Tu es parmi nous, tu seras os to telos ».

Jusqu'à l'éternité !

Les bureaucrates durent s'enfuir dépités.

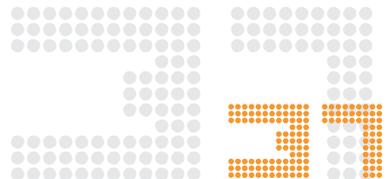
Néanmoins, je suis sans drachme

Aman, aman !

Mendiant égaré parmi les stèles hébraïques,

Milles cubes éparpillés, passés mutilés,

Cachés même au tréfonds de l'université.

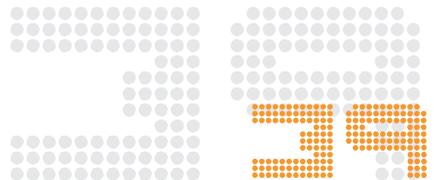


AUTRES TEXTES

Alors que j'étais l'abîme de mon mutisme,
Toi qui fus étudiant en musicologie,
Débordant de papyrologies byzantines,
Me berças de mille mélopées antiques
Et me remis dans ton minuscule studio
Ton plus précieux pécule, comme dans un studiolo !
Stupéfait, incrédule,
Je ne savais comment te rendre ce bienfait.
Ce à quoi tu t'es récréé en m'assurant :
« Un don ne se refuse pas depuis Homère ! »
Fugace diabolin !
En longeant le campus, j'aperçois au lointain
De gracieux oiseaux multicolores et d'étain.
Ce sont des cerfs-volants qui frôlent le mont Olympe.
De facétieux enfants déroulent leurs pelotes.
Dans les limbes du soir s'évanouit la flotte.
En tant qu'hôte, dans les moires d'une taverne
Dimitri me conte l'univers des Argonautes.
Son auditoire complice s'exclame qu'il radote.
« Je viens de Mytilène... »
Je joue au savant sot,
Mimant Karagiozis le véritable hellène :
« kséris ? Ma ti kseris ? ksero oti ksero..... »², mauvais élève.
Je sais, moi, l'impudent,
je sais, moi l'étranger étudiant
Citant tous les héros.....
Mytilène... éternel soupir de la mer...
Des lambeaux de ma mémoire éclosent des trières,
Des lances qui ondoient, qui submergent d'amères

RETEenus EN FINALE

Larmes, des palaces en feu, pour suaire la mer.
Nous voilà sirotant de la retsina
Il trotte à l'envers, dans ma tête, mille sigmas.
La taverne se nomme Smyrne, une énigme.
Autre cité qui retentit, Halicarnasse.
Mes paperasses d'étudiant sont l'impasse.
Ils revivent la megala catastrophe.
Au milieu des étoiles qui émergent du voyage.
Des noms égrenés, des visages qui m'assaillent
Les maux qui me reviennent :
« Quelles paroles pourraient dépeindre cette nuit de mas-
sacre et de funérailles? »
Oraison des Thessaloniens éternelle,
Étincelles des paroles d'une chanson,
Les sourires se figent
Statufiés dans le souvenir de l'incendie.
L'esprit se purifie à la lueur des dieux.
Τα σμυρνείκα τραγούδια [ta smirneïka trakhousia]
Chanson démoniaque
Dionysos tragique.
ποιος σου τα `μαθε [pios sou ta mathe]
να τα λες και να δακρύζεις [va ta les va zakrisis]
της καρδιάς μου ανθέ [tis kardias mou anthe]³
Au temps d'or et d'airain des heureux souvenirs,
Toi, Athanassios l'Athénien avec ton sourire,
Tu m'accueillis en roi,
Chez toi, dans un appartement pour moi seul.
Tu me parlas de Troie, de la moïra grecque.
Et au-delà du miroir de ma bibliothèque
Le reflet du livre du linceul de ma mémoire,



AUTRES TEXTES

D'un rouge ivre de nostalgie, est le bréviaire
De cette lumière qui s'est éteinte.
Je suis revenu avec mille trésors
En pays celtique, arrimé au premier port.
Comme une fresque, mes souvenirs prirent leur
essor.

Le voyage transforme, dit-on, nous fait muer,
Dilate notre âme, l'espace divague, notre esprit re-
mue.

Les mots ont une autre saveur, les cartes postales de
mon espace s'effritèrent.

Mais les cors des censeurs m'irritèrent.

Le monde est vaste, mais les papiers tout autant et
on ne peut les déchirer.

Mon âme, elle, se déchira.

Se disant les vrais penseurs du bonheur, les vrais
mentors,

Ils me clamèrent d'oublier les revenants,

Claquemurèrent l'idée fraternelle, me promettant les
mêmes richesses.

Je n'eus que la sécheresse des sentiments et les pape-
rasses.

Un soir, dans un cours d'antiquité, notre professeure
philhellène

Nous lut la proclamation suivante : « Ordre à toutes
les universités grecques

De cesser toute activité, faute de paiement », de la
part des censeurs blêmes.

Et ils revinrent tous, mes amis d'antan, je vis Toulou-
makos dans les brumes

RETENUS EN FINALE

Plier ses papiers et sa carte de la Grèce,
Mon étudiant de musicologie pressé de retourner dans le
néant,
Tous les étudiants que j'avais entrevus dans un salon réci-
tant la poésie
S'évaporer dans ce monde.
On dit que la diaspora grecque est vaste comme le monde.

Et parfois je me surprends à chercher l'encens dans les
églises byzantines de Lutèce,
Un sentiment fugace,
Une âme grecque dans cette glace.
Et malgré les censeurs, Je devins je ne sais par quelle étran-
geté
Un propre étranger, dans ma propre patrie, dans mon âme
cacheté,
Qui n'a jamais pu quitter la Grèce.

Michel Vidal

- 1 « Je n'ai pas de maison où aller, ni de lit où dormir, ni chemin,
ni voisin, ni cheminer un premier mai, grands discours menson-
gers, tu me les disais avec ton premier lait... »
- 2 « Tu sais ? Mais que sais-tu ? Je sais que je sais. »
- 3 « Les chansons de Smyrne que tu m'as apprises à réciter ont fait
éclore en moi les larmes ». Paroles extraites de Τα σμυρνέϊκα
τραγούδια de Pantellis Thalassinos, 1998.



[Conquerrances]

Ardents, glacials, acerbes et déroutants,
Parcourus en rudes largesses et traverses,
Brisé sur tes paysages éreintants,
Brasiers de colère et larmes à verse,

Monde ! J'ai mordu tes saints plateaux dansants !
Et altérée en tes ruisseaux d'ivresse,
Salive d'écumes, océans inconstants,
Ma bouche jamais ne connut la paresse

Puis, mes doigts, pionniers de seconde main,
Multicolorèrent tes ternes cavernes
des sucres et des sangs des fées souveraines

Alors mes yeux de Caïn sur tes Olympes sereins
Eurent des désirs sans nombre tels l'hydre de
Lerne !
Et le ciel se rompit en flots d'ors et d'ébènes

Sébastien Mion

RETENUS EN FINALE

[Haïti]

J'ai grandi près de toi sans vraiment te connaître
Sur une île, pas très loin, à quelques kilomètres
On m'a parlé de toi, de mes glorieux aïeux
On m'a conté l'histoire du drapeau rouge et bleu.

C'est pourquoi, aujourd'hui, je t'écris cette lettre
Ton histoire est riche, si seulement, tu pouvais l'être
Souviens-toi, tu étais la perle des Antilles
Choyée par la France, dont tu étais la pupille

Tu ne voulais plus que vos histoires soient liées
Tu l'as donc combattue, tu l'as humiliée
Ton sang n'a pas suffi, Bonaparte t'a pillée
Marianne fait l'amnésique, la France a oublié

Je suis fier que mes parents soient nés sur ces
terres
Première république noire, pourquoi devrais-je me
taire ?
Même si, des fois, il m'arrive d'avoir honte des
miens
Être noir, être Haïtien, c'est pas haïr les siens.

Anonyme



[Les mains vides]

Je suis venue au monde les mains vides
Prête à me faire dorloter par la femme de ma vie
Mon pavillon fleurissait d'objets bizarroïdes
Qui tantôt m'effrayaient tantôt me ravissaient. Je
me savais déjà à l'abri.

Dans ses bras je découvrais le monde des grands
Je m'habituais à ma condition de nouveau-née
Bordée par des chants qui m'étaient fredonnés
À longueur de journée. Inlassablement.

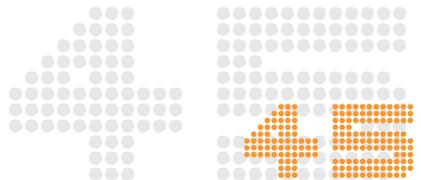
Je suis venue au monde le cœur léger
Loin de mes futures tracasseries
Qui ont fait de mes rêves des schémas abrégés
Me laissant désarmée dans une marée d'apories
J'aurais tant voulu dérouler le tapis rouge devant
elle
Pour lui signifier ma reconnaissance éternelle
L'emmener dans des endroits paisibles où notre lien
aurait été consolidé

RETENUS EN FINALE

Me laisser incessamment guider par son regard
Pour rasséréner mes yeux abîmés
Par mes escapades nocturnes vers le haut.
Pour ce qui est de l'aimer, je n'ai accusé aucun retard
Depuis mon dernier réveil, mon souffle nouveau m'a en-
voyé un soubresaut
Qui s'apparente à une acceptation de l'indicible
Et à un salut sacré à mon héroïne, l'impassible.

Je suis venue au monde les mains vides
Prête à vivre une histoire avec la femme de ma vie
Notre demeure était tuilée de tendresse limpide
Au fil du temps et de ses mouvements infinis
Notre vision de l'avenir avait adopté les teintes de l'espé-
rance
Nous nous perdions rarement dans des moments d'ab-
sence
Nous avons mieux à faire. Nous avons des jours à célébrer
Nos cœurs devaient sans plus attendre être désencombrés.

Kanessa Sane





Ces différents écrits ont tous un point commun : chacun d'eux a été écrit à partir d'une liste de mots imposés. La tâche n'était pas facile, mais les participants ont relevé le défi !

Poétique, décalé ou inattendu, chaque texte a habité le monde à sa manière et a offert la possibilité à notre atelier d'exister.

[Texte 1]

47

[Texte 2]

53

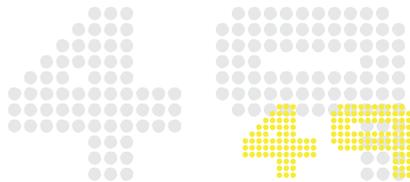
[Texte 1]

Luxure des parures Etait-ce la Beauté, ce drap de satin à l'éclat merveilleux qui éblouissait Vanessa ' Etait-ce l'hémistiche d'un sonnet enchanteur, porte d'entrée du rêveur qui la charmait ' Certainement, un subtil équilibre des deux ! Ainsi, elle s'aventura sur le versant d'une contrée poétique, ode à la délicate rêverie. A l'orée du jour déclinant, elle se pâmait devant la lecture d'un premier chapitre inachevé. Dont les contours du texte arboraient les apparats suivant : La Beauté, cet océan de volupté entra progressivement dans mon imaginaire, encore vierge d'expériences. Elle devint une terra incongnita à explorer. Pas à pas, cette tour de Babel de l'existence accompagna amoureusement mes lubies, le jour naissant. Loin d'un pays emprise avec les déplaisirs du monde, je voyageais avec elle, vers les sphères resplendissantes d'un nouvel ailleurs poétique. Tombée sur les rivages chaleureux de l'envahissante nuit, la Beauté contemplait l'horizon étendu qui s'offrait à elle. Luxure des parures pour la jeunesse désargentée, simple apport esthétique pour le rhétoricien, elle termina son voyage lové dans mes bras de rêveuse. Au sortir de son périple, Vanessa ressentit à la fois de l'apaisement, et de l'insatisfaction. Il y avait comme un manque de finition dans ce fragment narratif. Elle se lança



sans attendre à la poursuite de son récit. A travers l'écriture romanesque, une sensation de bien être, de délectation merveilleuse s'empara de ma modeste personne. Mon double créatif se matérialisa sous mes yeux. La représentation d'une nouvelle existence, village fantasmé de mes songes enflammés, éclaira ma perception de l'Art. A travers la phrase, pas cadencé du langage, j'errais dans le délicieux calice de l'imagination. A intervalle régulier, j'entrevois l'idéal de la splendeur artistique. Non content d'être un apport à mes extatiques obsessions, elle me dirigeait vers la quintessence du Verbe. Symphonie enivrante du demiurge, la magnificence des mots m'enlisa au sein d'un îlot d'attendrissement. Un luxuriant paysage, ornement des illuminations diverses, comblait mes rêveries romantiques. Matérialisation fugace de mes pensées, l'écriture transforma la symphonie douloureuse de ma vie, en un voluptueux chant lyrique. Par petites touches, elle amena progressivement mon existentiel tourment, à s'élever en dehors des sphères du néant. Lente descente dans les limbes du bonheur, la plume cicatriza mes stigmates. Aux heures envolées de la nuit, le papier-manuscrit attendait patiemment ses tatouages. En son fort intérieur, il espérait vivre de nouvelles expériences, entre enchantements et suppliques. A l'élaboration des mots, il souhaitait découvrir une ritournelle inspirée. Magique. Mémorable. Le papier-manuscrit s'imaginait exister au coeur d'un jardin des Hespérides où l'artiste et le support ne firent qu'un. Percevoir, le délicat mouvement des rétines du futur lecteur, s'abreuvant de subtiles assonances, et de lexicalisations sophistiquées du beau ! L'attente tourmentait le papier-manuscrit, au fil d'interminables minutes. « Que la Plume illumine ma page blanche, vierge de toutes traces ! ». S'ur de compagnie, la Plume épousa les mouvements de la main de Vanessa. Par

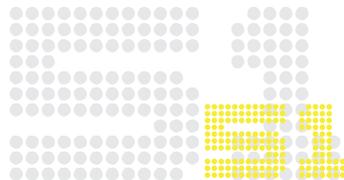
ses ondulations perpétuelles, la Plume accoucha d'une pluralité de graphies. Elle guida son élégante police, amenant une agréable clarté de substantifs. Elle s'assura les moindres soubresauts de sa pensée. Prosodie classique, esthétisme naturaliste, sa forme marqua de son empreinte la Page. Aux fuligineuses heures de la nuit, elle éclaira le papier-manuscrit au rythme des battements du coeur de l'imposante horloge. Fil conducteur d'un temps à jamais infini, elle trouva à intervalles réguliers, son souffle, son repos. Partir à l'aventure, ménager ses effets, détermina ses formes. La Plume sublima alors son écriture. Accompagnatrice douce de ses fantasmagories, la Plume structura la cadence de ses songes embrasés. De la courbe onduleuse de la Plume se forma le mot. Ah le Mot, on y trouve toutes les fantaisies, toutes les expériences du langage ! Pendant une kyrielle d'années, par sa nature protéiforme, le Mot me servit de clé de voûte au sens caché d'un syntagme, d'une subordonnée. L'accouplement de ses constituants morphologiques m'entraîna vers la subtile harmonisation phonique de la phrase. Un halo merveilleux créatif m'emporta définitivement vers les sphères du bonheur textuel, ad vitam aeternam. La pause. Intermède rafraichissant du créateur, plongea Vanessa dans une fugace rêverie. Une de ces rêveries où les fleurs de cerisiers se transformèrent en fragments de vers célèbres. Un continent de ravissements où cet ailleurs poétique, si chère à ses prunelles éblouissait l'atmosphère. Cette lacunaire échappée au cœur d'un village surnaturel, terre de l'apaisement journalier revigora ses pensées. L'entrée à un nouveau Monde romanesque me projeta dans un océan de diversité. Je découvris sous des masques différents, l'âme du récit. D'un ouvrage à un autre à un autre, je contemplais délectueusement la somptuosité des premiers mots, soupesé du roman. D'une œuvre à une autre je m'im-





mergeais à cette porte d'entrée fictionnelle, figolé par l'écrivain. Parure éclatante d'une forme étendue de la pensée ! Ma vision de l'incipit s'enrichissait au contact d'esthète. Parfois, je découvris qu'elle pouvait être porteuse de sens à un univers entier. Quelquefois, l'incipit me dirigeait vers les abysses de la douleur, ode aux multiples tourments. Souvent, il me happait au sein d'une époque, d'un cadre romanesque que je percevais comme la magnificence picturale de mes pensées. Ainsi, lorsque mes prunelles se fermèrent, je n'avais qu'une image en tête, les précieuses guirlandes d'une rêveuse. Lorsqu'elle s'éveilla, le jour levant affichait ses aspérités romantiques. Sa tendresse profonde pour la musique classique l'emmena vers les contrées de l'enchantement auditif. A l'écoute de la sarabande d'Haendel, une mémorable et belle émotion la berça. Cette mère suprême de la mélodie, l'emporta vers les lieux du bonheur. Inspirée par tant de splendeur, elle lui fournit l'indispensable supplément créatif. Après cet agréable vertige, elle regarda ses fenêtres, et transcrivit une ultime fois ses observations. Que serait-ce la création artistique sans une once de majesté ' Que serait-ce le monde sans une touche de féerie ' Une décrépitude ! Un linceul perpétuel de tristesse ! La traversée de la langoureuse destinée m'entraîna sur le versant d'une île déserte. Sur le sable couleur sépia, je me dirigeais lentement vers un pays inconnu. L'horizon se perdait dans l'immensité du site. Je n'entrevois pas la plus petite sortie possible. J'errais délicieusement, silencieuse. A chaque foulée, mes sens s'orientèrent vers une discordance de sons, se manifestant au loin. Mélange de pépiements et de bruits indicibles. Je n'en tins compte qu'une poignée de secondes. J'avançais calmement avec une grâce et une élégance, que n'auraient pas reniée les plus fins illustrateurs de la beauté féminine. Puis, soudain, à ma

grande surprise, je vis au loin le fragment d'une arborescence. Resplendissant mon champ visuel, il suscita en moi un intérêt nouveau. Je gardais la même démarche, véritable transposition de mon calme apparent. Au rythme de l'avancée de mes pas, me séparant de ce lumineux calice, mon esprit se focalisa sur la création artistique. Que pourrais-je apporter de plus, moi, joyaux inconnus en quête perpétuelle d'expériences ' Que pourrais-je imaginer de mémorable pour magnifier le langage poétique existant ' Je ne pouvais pas le définir précisément ! De la lente avancée, propice aux chavirements fugaces, je revis la matérialisation progressive d'une folle idée. Je souhaitais ardemment découvrir une nouvelle forme stylistique, prônant la rupture lexicale totale du vocabulaire pseudo-branché. Je voulais revenir à un cachet pur, élégant, splendide du langage. Je rêvais d'un tout nouveau lexique, où à chaque paragraphe, j'aurais la sensation d'une fulgurante unité esthétique, terre majestueuse des réflexions futures. Incontestablement, j'approchais de la fin de mon périple. Je n'étais qu'à une courte lignée, de cette arborescence qui grandissait' J'espérais qu'un nouveau voyage, une hallucinante découverte m'attendait. Je m'arrêtais. Je voilais mes prunelles. M'enivrer de tous les frémissements et adorations littéraires vécus, me titillait. Un enchâssement fragmentaire de textes resserrés, me séparèrent l'espace d'un moment, hors du temps, hors de ce lieu aux rivages succulents. Je parcourais un village, perdu au dessus des nuages. Je revivais les épopées tragiques, avec le regard attentionné d'une érudite. Je redécouvrais les joyusetés de la fine'amor, proche d'un royaume en pleine décadence. Je voyageais à l'aide d'une violente fissure spatio-temporel, sur le continent d'une contrée, pétri de renouvellement poétique. Dans l'hémisphère d'une élégante prose, je revivais les péripéties d'une



W
E
T
W
E
O
U
X
W
J
W
E
T
O
L
O
U

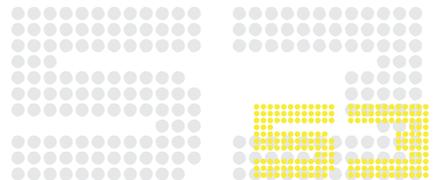
cour, d'une harmonieuse splendeur. Sous les éclats éparpillés d'une jeunesse désargentée, je me perdis amoureuxment dans l'attirante coupole romantique. Au crépuscule d'un renouveau stylistique, je m'évadais corps et âme près d'un luxuriant paysage, apaisément d'un beau, frémissement du bonheur. Je naviguais. Je me transportais au sein d'un fascinant monde créatif. Véritable aventure magique, je me blottissais tendrement sous les draps de satin d'un virtuose du trimètre romantique. Douceur, rêverie, chavirement, comblèrent mes pensées. Prisonnière de mes savoureux souvenirs, je n'osais plus contempler le paysage environnant. Pourtant, une envie subite, incontrôlée me poussa à réagir. Combien de temps étais-je resté dans cet état ' J'espérais peut être qu'une révélation majeure m'emmenasse sur le versant sacré de l'Art. Sortie, de mon voyage romanesque, j'eus la surprise d'être à l'orée d'une hallucinante découverte. Mes rétines observaient un immense portail qui semblait grossir, inéluctablement. Il semblait proche de me happer dans son univers, où j'espérais reflleurir, aussi pimpante, que lors de mes vingt-quatre printemps. Ainsi, allais-je trouver l'essence, le toucher ultime de la création 'Allais-je devenir le symbole étincelant des générations futures.

Maboa Cyrille

[Texte 2]

Parlons de l'université et méditons l'universalité des cultures...

Dans une perspective définitionnelle concernant l'être, les mythes et hallucinants conflits de notre société d'aujourd'hui. Un fait, qui, certes n'est pas nouveau puisque ce désaccord a fait ses marques partout où il est passé depuis des siècles. Dans notre approche il ne s'agit pas d'apporter une solution qui serait unanimement acceptée voire acceptable mais de proposer une réflexion qui nous semble englobant. Une telle démarche appelle très souvent à réfléchir sur notre être notamment la provenance, l'attachement, le culturel, le culturel ainsi que la rencontre. Un ensemble de verbe, qui s'il nous permet de répondre à certains questionnements conséquents ne facilitent l'abord des termes. D'ailleurs beaucoup ont préféré les ignorer pour s'arborer l'idée que le monde est devenu un gros village donc, appelé à cesser d'être ce qu'il était pour s'accommoder un nouvel être qui, en notre sens ressemblerait à un néant. En notre sens le défi attend l'Homme, c'est avant tout pouvoir jouer sur cette diversité. D'ailleurs la terminologie du gros village qu'il va falloir revigorer, estampiller, ravigoter mettra un terme à cette dichotomie existante qui gangrène notre société et la définit non pas par elle-même, sa diversité, ses richesses



mais ses diversions et bassesses.

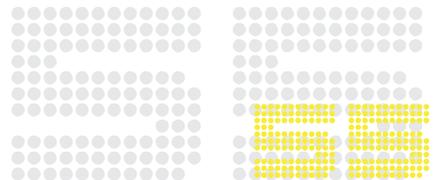
En s'aventurant dans ce procès des idées naissent, des positions se revendiquent et des plénitudes existentielles et existenciales se posent comme de biens assourdissants essaims à insérer dans le dialogue. Dans cette randonnée desséchante, affixe et vile le besoin désengourdissant de dénoncer pour se démarquer, dire, faire lire, sentir et faire sentir tout en ignorant la réception de son message l'on cherche à identifier, à s'identifier en vain. L'on se désole dès fois en évoquant des thèmes aussi lancinant que souillés de décrispation. L'on s'efforce d'analyser, de trouver un point d'appui, de départ ou de soulage qui s'avère très souvent infâme. Toujours est il quand il s'agit de parler de cette globalisation du monde la rencontre reste un fait équivoque ne serait-ce que pour aduler ce besoin inébranlable, cette curiosité hardie, cette intensité incommensurable qui entraîne tout humain à se découvrir et découvrir le monde, de saper les pas de ceux qui l'on précédé, se projeter à l'avenir, faire le bilan de son parcours, analyser ses dérives, perfectionner ses impressions imposer sa tradition, globaliser sa singularité, s'impliquer dans l'universel à la limite du possible endiguer certaines visions caduques de la mondialisation au sens de cette politique assourdissante, une déshumanisation inhérente qui s'accompagne d'une association d'idées sinon d'idéologies démagogues. Un niveau d'ancrage dans un noyau hybride qui se dirige vers une fin effroyable et démuragée d'incertitude.

Il ne s'agit pas de remettre en cause la globalisation, la mondialisation, l'internationalisation des cultures mais de constater avec effraction ce mea inhérent qui calcine notre siècle, ce non-être qui veut servir d'exemple. Ce qui est désolant, annihilant c'est cette désinvolture, cette crispation qui se croit archipeli-



sante. Les destinées singulières sont depuis longtemps estompées, révolues. Depuis le contact des mondes les lignées se sont crispées installant ainsi des êtres dénués de leur être s'acheminant vers un hybridisme de leur culture. Or si la rencontre peut se définir de plusieurs manières le reniement de l'autre n'en fait pas partie ; il faut se mettre à l'évidence que la transformation ne signifie pas cesser d'être, d'ailleurs la culture se nourrit toujours des échanges. Le métissage consiste à emprunter dans son passé d'abord et celui des autres et en faire une union humble et unifiant. Il sert à redynamiser la géographie des origines, à estamper les sources du non-être et les remplacer par d'autres affections, fruit de ses nouveaux contacts avec le monde. La cupidité narcissique des cultures millénaires à vouloir tout conserver de leurs passés et à se plier à leurs soit disant pureté, cette abjection inhérente qui paradigme et idéalise une seule culture est la source et le pont du paupérisme intellectuel. Toute culture qui s'impose et tend à s'essentialiser, à s'idéaliser participe en l'occasion à cette déchéance dont elle était victime jusque là, à voir de cette nouvelle posture qu'elle occupe comme base ou source dans laquelle s'abreuve toutes les autres, une adéquation cinglante venant appuyer sa supériorité et surtout son originalité au sens d'un idéal qui n'a pas besoin d'autres cultures et méprisant tout ce qu'elle n'est pas.

Or, l'Histoire a montré et démontre encore que les cultures se construisent et s'émancipent par leurs rapports des unes aux autres. Une culture qui s'enferme sur elle-même s'étiolé. Et quel déficit énorme, majestueux attend les cultures ou mieux l'Humanité entière, qui soit aussi fabuleux que l'échange. Pour pouvoir échanger avec l'autre, il n'est de plus salubre, précieux et naturel que d'approfondir sa propre singularité. Nul ne peut prétendre aller à la rencontre, ce qu'un certain





Aimé Césaire appelle le rendez-vous du donner et du recevoir avec les valeurs d'autrui car d'aucun ne vient dans ce monde les mains vides. L'on est tous quelque part porteur de valeurs universelles. Par là il faudra comprendre la rencontre au sens échange, le but de ce dernier étant de « changer en échangeant avec l'autre sans se confondre » ni se morfondre car le « je » moi, n'est que par rapport au « tu » toi. Je ne suis moi-même moi que par conscience et défiance au « tu » qui m'est différent, complémentaire et nécessaire à mon humanité.

Pensons l'Homme et parlons de l'université des cultures. En notre sens cette dernière favorise plus la relation, l'échange que l'universalité es cultures, qui elle semble tirer vers l'uniformisation, la monotonie d'une seule et unique culture. C'est donc tout naturellement, que notre choix a atterri sur cette lande.

Nous sommes nombreux à nous enthousiasmer en découvrant des penseurs tels que Derek Walcott, Edouard Glissant dire que le monde se créolise, ce qui ne veut pas dire qu'il devient créole mais tout simplement que des imaginaires « changent en échangeant sans se confondre ni se transformer ». L'on advient que chaque fois qu'une culture entre en contact avec une autre, elle lui laisse des traces tout en s'enrichissant de ce contact.

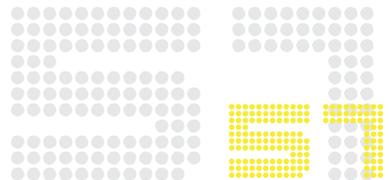
Au-delà de cette réflexion galvanisant de ce conflit des mondes, des cultures, cette mondialisation monotone, ce capitalisme exaspérant, notre pensée rejoint celle de nos aînés. La créolisation ou archipélisation des cultures nous semble malgré certaines critiques exaspérantes auxquelles nous n'adhérons pas. Des critiques qui se sont fixées comme ligne de mire, opposer la négritude à la créolisation. Notre position étant aux antipodes de celle précédemment citée, nous pensons et restons persuadé que la créolisation est et reste la

suite naturelle et logique de la Négritude. Ceci est tellement clair qu'au contact avec les éléments constitutifs de cette pensée, le lecteur reste défié. Aimé Césaire clôture son discours sur la Négritude du 26 février 1987 par ces termes : « Notre engagement n'a de sens que s'il s'agit d'un ré-enracinement certes, mais aussi d'un épanouissement, d'un dépassement de la conquête d'une nouvelle et plus large fraternité ». Par ces termes, il apparaît clair que la Négritude n'est pas un enfouissement dans une entité ni une racialisation de culture mais l'universalisation d'un combat, qui passe par la souffrance d'où la mission du poète, être la bouche et la voix des damnés de la terre.

Habiter le monde pour nous suscite habiter toutes les cultures du monde, ce n'est guère un secret qu'une culture qui s'enferme sur elle-même s'enlaidit et est vouée à l'échec, à la disparition. Nous vivons en présence de toutes les cultures du monde, l'infime partie des cultures se retrouve présente et représentée par la scène culturelle que nous arborons. Notre plume est trempée en présence et prégance de tous ces univers.

Nous sommes de ceux là qui pensent et rêvent de l'univers-relation mais pas de l'universel tel qu'il a été peint et feint à nos yeux jusque là. Nous ne disons pas que tout est déchéance dans la mondialisation mais force est de constater qu'il y'a un énorme vide à remplir, cet interstice que divague la mondialisation. N'est-il pas notre mission de poètes, d'artistes, de rêveurs, de penseurs et j'en passe de combler ce vide, apporter au monde ce qui lui manque « l'utopie » ? Aujourd'hui, ce qui manque à notre civilisation en notre époque c'est la relation, accepter l'autre comme autre sans essayer de le modifier en notre guise (l'intégrer diront les illuminés de notre ère).

Habiter le monde semble plus que jamais indispensable. Nul





ne peut à présent s'enfermer dans sa seule culture, dans son seul continent, dans son seul et unique imaginaire. Aujourd'hui les frontières culturelles sont lacérées, extirpées, évacuées, car la « mondialité » nous y oblige et la mondialisation en profite. C'est la mondialité qui fait qu'un français, un états-unien, un russe s'active pour la paix au proche et Moyen-Orient et/ou au Centrafrique ; c'est grâce à elle qu'un africain s'indigne de la situation chaotique en Syrie et/ou en Ukraine. Mais les néo-capitalistes sont toujours là pour cueillir les fruits, étouffer les révolutions, exploiter les hommes et les sous-sols, pervertir les relations, condamner la créolisation.

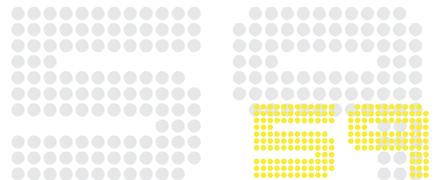
Habiter les mondes est un appel au partage, à la rencontre aux échanges en amont à la créolité. A défaut de ne pouvoir tous habiter un monde, nous prétendons nous implanter dans des mondes dans leurs divers et diversités. Une obligation, qui s'avère indispensable pour œuvrer à l'endroit de la relation et cultiver une méfiance toujours grandissante à l'égard des pensées du système. Un système pris en otage aujourd'hui par les marchés financiers.

Habitons les mondes en multipliant nos possibles et possibilités en développant encore et toujours notre esprit critique, seul maître à penser à nous épargner des contorsions sismiques et systémiques de ces systèmes de pensée qui illusionnent nos relations d'une pénombre rationnelle scandant et escomptant de nouvelles voies d'essentialisations des cultures qui tirent leur réputation, leur essence d'un âge fort avancé pour restreindre encore et toujours des êtres et des imaginaires qu'il fond dans le réel, les deshumanisant, zombifiant, chosifiant parce qu'ils habitent et invitent à habiter dans le divers.

Pour canaliser notre propos dans ce magma relationnel, nous réaffirmons que la question des sources

n'est pas en mesure de répondre aux questions d'ordres culturelles qui frappent notre époque. Il en ressort qu'appréhender cette dernière consisterait à voir le monde dans toute sa diversité et qu'une diversité permise ailleurs ne soit pas pointer du doigt ici. Nous ne voulons pas d'un monde où tous les êtres marcheraient de la même façon, parleraient et se défendraient de la même manière car vouloir un monde ainsi fait reviendrait de la part de ceux qui ont idéalisé l'homme une abjection et non la moindre de leur procès sur l'universel.

Aboubacri N'gaidé





[Habiter le monde : radiographie d'un imaginaire]

Dans le cadre du concours d'écriture programmé au cours de cette deuxième année des L de la Nuit, le comité de lecture a reçu de près d'une quarantaine de propositions sur un thème à la fois très contemporain et paradoxalement dans et hors du temps : « Habiter le monde ».

Outre l'active participation des étudiants de la Faculté des Lettres, Langues et Sciences Humaines de l'UPEC qui se sont manifestés à cette occasion, la lecture croisée de ces textes et les discussions qui s'en sont suivies révèlent l'hétérogénéité des perceptions de ce que pourrait être « habiter le monde » et des univers de ces mondes (quels mondes ?). Cette richesse se manifeste également dans l'expression de cette diversité de représentations (mises en scène métaphoriques de ces mondes et des personnages qui y vivent).

L'on notera la sensibilité des modes d'approche qui va de l'analyse sociologique et anthropologique à la poésie en passant par la vision philosophique et la simple narration sous toutes ses formes. Aux côtés de textes parfois hauts en couleurs, tout en finesse dans l'expression des émotions et des sentiments, où se mêlent sensualité (paysages, éléments,

couleurs, saveurs, parfums, ambiances, sensations : plaisir, douleurs, souffrances physiques et morales), optimisme et humanisme (« Le monde n'est peut-être pas totalement bon, mais il n'est pas totalement mauvais. Il est à l'image de ceux qui l'habitent. Pour cela j'ai fait le choix de croire en de meilleurs lendemains. De me concentrer sur les aspects positifs de la vie et de la beauté humaine »), des textes a contrario plus sombres, emprunts de gravité (peur de se lancer dans le monde, tristesse, voire « détresse et désespoir » - impuissance, incapacité à habiter le monde - et désillusions face à la dureté du monde), frappent l'esprit du lecteur. Par l'implacable lucidité qui les caractérisent, ces textes témoignent d'une vision réaliste et désabusé d'un monde cruel et sans pitié, sans toutefois jamais pour autant verser dans le cynisme, le pathos ou la violence. Si la gamme des mondes est plus qu'étendue et si certains sujets sont récurrents, d'autres n'ont, semble-t-il, pas été abordés (par exemple : le monde de la guerre, le monde de l'enfermement par la folie, le monde des « institutions totales » comme les maisons de retraite, les centres psychiatriques et les hôpitaux). Cette démarche dynamique, intégrative et féconde, qui marie habilement le fond et la forme, la pensée et l'émotion, illustre bien comment est vécu notre monde par une frange de nos étudiants. Ces textes, dont on trouvera ci-dessous quelques extraits, nous parlent d'un monde, de toutes sortes de mondes, de la rencontre des mondes et des réactions (agressivité, crainte, inquiétude, mélancolie, plaisir, espoir, allégresse) qu'elle suscite, des relations (hostilité, oppositions, conflits, échanges) entre ces mondes. Ils interrogent finalement sur ce qu'est le monde des hommes (par exemple : terriens vs. extraterrestres, hommes vs. animaux), sur ce qu'est un monde déshumanisé (la désocialisation de certains justifie-t-elle leur mise au ban de la société des hommes ? la déviance sociale justifie-t-elle l'éviction sociale ?).

Sur le fond, les principaux thèmes qui émergent et qui, loin d'être antinomiques, souvent se recoupent sont :

- les mondes au sens propre du terme, planètes (« Habiter le monde. Terre. Regarder le ciel. L'astre lunaire. Lucioles des cieux. Puis rappel de mes orteils dans la terre. La Terre, la Lune. Si loin. Et puis soudain vertige. Je reviens au monde [...] Un jour petite luciole, je rattraperai la course du soleil ») ;



- monde réel vs. monde rêvé et/ou monde réel et monde rêvé, voire monde fantasmagorique et illusoire (« [...] habiter le monde, ressentir, vivre le monde, revenir au monde, rêver les autres mondes [...] », monde onirique, « illusion d'habiter le monde », « rêvons le monde pour l'habiter, mais l'habiter vraiment ») ;
- intériorité vs. extériorité (« habiter le monde, c'est habiter chez soi », conclusions en forme de paradoxe, monde intime, protection) ;
- perte d'un monde et de ses valeurs, nostalgie d'un passé révolu (texte primé signé « Monsieur le dictionnaire », texte sur les années soixante-dix et sa jeunesse militante, textes sur la nostalgie du pays d'origine) ;
- altérité, étranger, étrangeté, acceptation-refus des différences (texte sur la visite et l'expérience malheureuse d'un extraterrestre sur Terre : intolérance, agressivité, hostilité, monde inhospitalier, frontières « Eux » vs. « Nous », habiter le monde dans un monde vécu comme cruel, nostalgie du passé et retour vers le présent, revenir vers les siens, revenir chez soi, vers ce qui est connu et familier, revenir aux sources, origines ; une réflexion originale et inattendue sur le genre, les normes sociales dominantes, les sentiments et attirances, l'ouverture à l'inconnu, la découverte de soi et de son propre monde intérieur, la découverte de l'autre, la rencontre de deux mondes ; angoisse liée au monde de l'autre et à ses mystères, fantômes, autre comme ennemi potentiel, dangerosité : « L'inconnue. Je ne saurai pas l'expliquer mais elle cache quelque chose, pas à moi, je veux dire, je ne la connais même pas, je ne lui ai même jamais adressé la parole mais elle est mystérieuse [...] cette chose qu'elle cache m'inquiète [...] j'ai cette sensation que ce qu'elle dissimule derrière ses vêtements trop grands est tellement plus énorme que ce que l'on pourrait imaginer. Je ne sais pas pourquoi je pense cela, je ne crois pas être paranoïaque pourtant, c'est d'autant plus perturbant que je suis franchement plus âgé qu'elle [...] Et pourtant moi elle m'inquiète,

franchement, sincèrement, inexplicablement [...] Il m'arrive également de croire que cette jeune fille travaille pour un organisme secret dont nous ne soupçonnons même pas l'existence, ça peut être angoissant cette idée pour certains, mais moi elle me rassure. Elle me rassure puisque c'est la seule explication que je suis capable de donner, cela expliquera sa violence mais aussi sa discrétion » ;

- nature, écologie, spectacle du monde (« falaises », « montagnes », « mer », « îles », « terre », « Terre », « soleil », « lune », « pluie », « vent ») ;

- mobilité, vitalité, voyages, déplacements, nouveautés, découvertes (« C'était la belle époque, celle où elle était jeune et bien entourée. Elle habitait le monde, voyageant dès que cela lui était possible, rencontrant mille personnes, découvrant mille paysages. Aujourd'hui elle reste dans leur petite maison, naviguant du fauteuil à son lit ») ;

- cultures étrangères, autres mondes, différences et indifférence (« Le monde va bien. Les enfants en Afrique meurent de faim ») ;

- citoyenneté, humanité, inclusion/exclusion sociales, monde périphérique, en marge (« Après tant d'efforts, j'atterris dans le métro où j'ai retrouvé beaucoup de mes semblables affamés avec une hygiène douteuse [...] Ainsi, dans tout Paris je m'abandonne, comme un vagabond à la recherche d'un endroit chaud et sec où passer la nuit, et, qui sait, peut-être qu'avec un peu de chance je trouverais quelque chose à me mettre sous la dent [...] Certes, je leur suis différent par ma situation plus que précaire, mais est-ce une raison suffisante pour me refuser le couvert et l'hospitalité, ne serait-ce que pour une nuit [...] Comme prévu, on me rejette à coups de balais, étant dans un tel état de faiblesse, je ne puis me défendre et je dois donc me résigner à quitter l'établissement. Néanmoins, je dois trouver de quoi me nourrir, afin de survivre à cette nuit sombre, humide et glacée. Ayant renié mon honneur depuis des années, je décide de chercher dans les poubelles des restes encore comestibles. J'étais à deux doigts de faire une bonne trouvaille quand j'ai reçu un coup derrière la tête qui me fit tomber de la poubelle, le choc me paralysa [...] Je repris mes esprits une heure plus tard quand un sans abri m'aida à me remettre sur pieds ; pris d'un élan de compassion, il partagea avec moi un morceau de pain



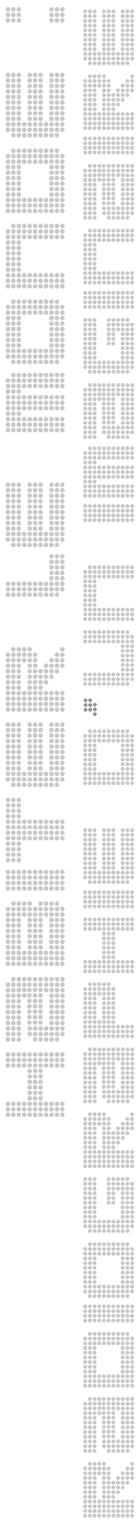
avant de partir. Le voyant s'éloigner, je décide de me lancer sur ce festin quand un chat se rua sur moi et me mangea. Voilà comment ma vie s'acheva, moi pauvre rat qui a habité le monde, je pars sans regret et laisse derrière moi ce monde sombre ») ;

- engagement politique (texte sur les années soixante-dix, nostalgie, monde aussi comme entre-soi : croyances communes, solidarité, amitié).

- genre (frontières, normativité, différence, tolérance : « La nature m'a oubliée, elle m'a prise pour un homme », « Ainsi ma fille tu seras une femme » m'a dit Zeus du haut de sa montagne [...] Devrais-je donc prévenir G. que sa copine est en fait un homme !? » ; « Subitement, une sensation inattendue l'avait envahie et troublée. Sans vouloir se l'avouer, elle était attirée par l'inconnue. Elle ressentait pour la première fois une profonde attraction pour cette femme [...] Mais aujourd'hui, tout lui paraissait trouble. Elle se sentait plus seule que jamais et s'est alors demandé : comment habiter le monde lorsqu'on est soi-même habité par des sentiments nouveaux et que nos certitudes volent en éclats ? ») ;

- enfant à naître (vie intra-utérine, monde du ventre de la mère), gestation qui n'arrive d'ailleurs pas toujours à son terme (fausse couche : mondes intérieur / extérieur, fœtus/adultes, mondes des vivants/des morts), enfance (« L'enfant du monde ») ;

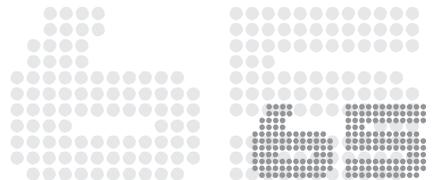
- amour, au sens le plus large du terme, même si le couple et la famille sont évoqués, comme lien entre des mondes, entre des êtres vivants (monde humain vs. monde animal), et contrepoids au temps qui passe, inexorablement, et à la solitude qui finit par étreindre tout être vivant en ce monde (« Elle n'a plus que lui, et elle est tout pour lui. Ils partagent le quotidien depuis si longtemps, certes, les autres sont partis, les murs ont vieilli [...] Heureusement il est toujours là pour elle, prêt à sécher les larmes de son visage ridé. Ensemble ils ont tout traversé, de longues nuits d'hiver à se réchauffer [...] Ils se connaissent par cœur, chacun prend soin l'un



de l'autre, se réconfortant lorsque le temps est pluvieux et le corps douloureux. Tant qu'ils sont deux, la mort ne les effraie pas. Ses enfants ne comprennent pas vraiment cet amour et cette relation qui les unis, ils ne voient pas comme ce chien est son plus fidèle ami ») ;

- maladie (caractère pessimiste et dramatique du sujet traité contrebalancé par la force éternelle et inconditionnelle de l'amour, amour relié à la vie : « Elle fait rouler la terre entre ses cuisses et me regarde de son air maladif. Elle murmure des mots qui bercent avec sa voix ronde, qui glisse de ses lèvres. [...] Elle croque la lune entre ses dents jaunies et me dit qu'elle aime le jaune justement [...] Une mèche de cheveux noirs vient traîner dans ses yeux. Je voudrais la prendre dans mes bras et la serrer à en crever. Mais elle se détériore ma princesse. C'est qu'elle a beaucoup minci, je suis gêné et je n'ose pas l'étouffer comme avant. Elle l'a remarqué, mais sourit toujours et balance ses jambes blanches vers le ciel [...] Elle me lance qu'elle a le vertige quand elle regarde la lune qui s'étire jusqu'à tomber dans la mer [...] Elle enferme ses doutes, ses peurs et sa détresse quelque part en elle et m'offre son plus beau visage. Elle dit qu'elle veut me donner que du beau, la plus belle part d'elle pour que ... et sa voix se brise. Elle prend alors entre ses doigts la lune jaune glacée et la regarde de ses yeux pâles. Une vieille chanson française trotte dans ma tête « La lune trop pâle caresse l'opale de tes yeux blasés, Princesse de la rue, sois la bienvenue dans mon cœur blessé » ») ;

- mort (« [...] Comme tous les enterrements, il fut triste. Nous, il nous a anéanti, complètement détruit. La lumière qui vivait en toi s'est éteinte, et a emmené avec elle l'espoir, pour nous, de continuer à habiter le monde, dans la joie, car tu ne seras plus jamais là » ; « Me voilà dans une position très confortable. Allongé sous une couverture, mais il fait frisquet tout de même [...] En face de moi, mon bouquet de fleurs préférées composé de roses rouges et blanches. Sur ma droite, une assemblée de personnes, des membres de ma famille ainsi que des personnes que je n'ai jamais vues de ma vie [...] Ma mère a l'air fatiguée, presque triste. Mais que se passe-t-il de si grave pour que ces gens me dévisagent ainsi, je n'aime pas ça ! Si seulement je pouvais entendre ce qu'ils racontent. Malheureuse-



ment, depuis que je suis dans cet endroit mes activités sont plutôt réduites, voire inexistantes. Mais je m'y suis faite, je m'adapte peu à peu à ma nouvelle maison, mon nouveau monde que vous ne rejoindrez pas de sitôt. C'est tout le bien que je vous souhaite. J'y pense, je ne me suis même pas présenté. Je m'appelle Nina, j'ai 54 ans et pas d'enfants. J'adore parler, bouger, je ne reste jamais en place. J'aime rencontrer de nouvelles personnes. Mais bon, depuis que je n'habite plus ce monde, votre monde... Hmm pourquoi avez-vous l'air si choqué ? Vous ne l'aviez pas vue cette affiche avant de rentrer dans cette pièce ? N'ayez crainte, j'ai bien profité de ma vie » ;

- enfermement / prison (dialectique entrave vs. liberté, dépassement de soi, évasion, habiter le monde par la seule force de la pensée qui transcende la matière et rend libre : « Les barreaux glacés de la fenêtre, caressés par la douce lumière du matin. Il était toujours là, debout, fixe, à regarder l'horizon. Il avait tenu la nuit entière sans fléchir, car c'était pour lui sa dernière chance. L'unique. Le seul moyen possible pour lui de vivre encore était de rêver ») ;

- délinquance criminelle (amants criminels, cavale, fugitifs : « Ce samedi soir je travaillais. Je me suis assis, lisant paisiblement mon journal. Encore et toujours les mêmes histoires, ces tueries et braquages qui n'en finissaient plus [...] L'amour l'éprenait, personne ne pouvait le nier. Je m'efforçais de comprendre cette femme, comment l'amour et la peur pouvaient l'envahir à la fois [...] Elle me contait qu'elle et son compagnon, ils n'étaient pas comme les autres, qu'ils étaient bien plus forts. Ils habitaient le monde ensemble. Le monde leur appartenait [...] Son regard s'arrêta sur l'article que je lisais, la faisant rire aux éclats [...] Soudain, le bruit d'une voiture arrivant à fière allure retentit. Elle se leva brusquement, plutôt impoliment. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait. Elle m'a simplement répondu qu'il était là. Ne voulant pas rester sur un autre mystère, je lui ai demandé son prénom. Elle s'arrêta dans son élan, leva la tête lentement, sourit, puis

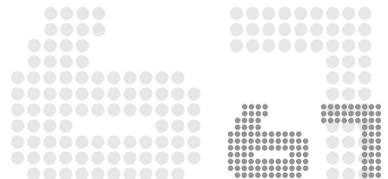
me dit : « Bonnie, je m'appelle Bonnie »).

Sur la forme, les styles se révèlent dans leur diversité, malgré un caractère inégal :

- analyse sociologique et anthropologique (« Exister, c'est avant tout faire partie d'une communauté, d'une société [...] l'individu s'approprie les rites d'un groupe auquel il a le sentiment d'appartenir », « on a des modes de vie bien différents », adaptabilité, ingéniosité de l'homme) ;

- vision philosophique, jeux de style, aspects mélodiques (« Vivre aveugle pour mieux voir » ; « Les flocons calmes ricochent sur le lac blanc. Rien ne vient nous rappeler notre infortune. Tout est silence » ; « Entre asphalte et gratte-ciel, entre mers et montagnes, entre tempêtes et torrents d'amour, entre ivresse et solitude, nous espérons enfin trouver cet équilibre que nous promettent les vieux sages » ; « Pour lui, le monde n'obéissait pas qu'à des règles scientifiques et cartésiennes. Si l'on cherche un peu plus loin, on découvre de grands mystères, des choses que l'on ne peut enfermer dans une boîte. Au-delà de la philosophie et des sciences, quelque chose de caché [...] Il continuait à questionner le monde autour de lui, doutant de plus en plus de la réalité. Un jour, il prit conscience que ces questions le torturaient. Réfléchissant encore et toujours au pourquoi du comment, il comprit qu'il devait vivre. Comment ? Il ne l'avait jamais appris » ; notion de libre arbitre et usage du libre arbitre, choix et apprentissage de la liberté vs. aliénation, aux sens philosophique et psychopathologique du terme, enfermement mental, engoncement dans des certitudes, détachement, la perte des repères flirte avec l'abandon des illusions, finitude de l'homme face à l'immensité de la nature, la puissance des éléments : « Alors je réalise que je ne suis rien. Rien face aux maux de la planète, et rien non plus face à la beauté des paysages qu'offre le Monde ») ;

- poésie urbaine, phrasé actuel et musical, rythmes courts et saccadés, textes syncopés que l'on pourrait même transposer sur fond musical (rap) ou parler (slam, « Je me souviens bien de toi, je crois que vraiment y'a pas un jour où je pense pas à toi. C'est trop bête, Alice, des merveilles, y'en a plein sur terre. Et même si y'en avait pas eu, t'inquiète pas, je t'en



aurais inventé [...] Tu n'aurais jamais eu à t'endormir toute seule. C'est important ça, ne pas dormir seule. Depuis que tu n'es plus là, j'ai des insomnies qui viennent s'infiltrer entre mes draps. J'ai pas envie de partir pendant la nuit, moi [...] Depuis que tu es plus là, y'a eu le lit qui est resté vide un bout de temps. Y'a eu les parents qui ont plus dit un mot pendant longtemps. Et ce bruit assourdissant qui tambourinait dans la maison. C'était angoissant » ;

- constructions circulaires (conclusion répondant à l'introduction) ;

- constructions en forme de lettre destinée au lecteur (de « Monsieur le dictionnaire » à « Chers êtres humains », « De nous à toi, l'inconnu qui ne connaît pas ma terre », « De nous à toi, qui es aveugle à ce que t'offre ta propre terre », « Lettre de nous, nous qui savons que le monde ne se voit ni en noir ni en blanc. Écrite dans un pays qui ne connaît rien du tien, à l'heure où le partage dessine l'âme de l'homme ; « À toi l'inconnu d'un monde en tourmentes ; « À Alice ») ;

- personnification (par exemple, texte sur le dictionnaire, passé/présent, innovation et nouvelles technologies, ordinateur vs. dictionnaire, monde virtuel/monde réel, nostalgie ; textes sur le monde confiné de la chambre à coucher, rejoindre non pas un homme, comme pourrait le laisser entendre la lecture, mais son lit) ;

- construction sous forme d'énigme (« Boîte à penser », « Suis-je Pandorre ? ») ;

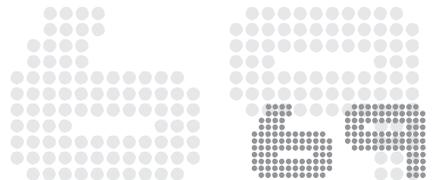
- construction sous forme de questions/réponses (« Vous voyez des « au revoir » ? Je vois des retrouvailles [...] Vous voyez des problèmes de santé ? Je vois des avancées médicales. Vous voyez des personnes qui se disputent ? J'en vois des millions qui célèbrent leur amour ») ;

- style aérien, en lien avec la légèreté, la fugacité, le caractère fragile et éphémère de toute chose en ce monde (« Vie volée. La vie envolée, les oiseaux migrent aussi, la mort est légère [...] Un instant s'envole, un battement de colibri et l'amour aussi ») ;

- style narratif, mise en scène du récit, dialogues entre les protagonistes, langue parlée, textes apparemment soit influencés par le cinéma, américain en particulier, soit reflet de cette imprégnation culturelle nord-américaine, sur fond de culture mondialisée, soit les deux (« - PAN ! Le vieux Joe tombe. J'ai dégainé trop vite. Il a pas eu le temps d'être surpris. Une seule balle ... Pile entre les deux yeux [...] la seconde d'après je suis à terre. Je peux plus bouger, je suis sonné, j'ai les yeux rivés au plafond... je vois trouble »).

Au terme de cette analyse exhaustive des textes reçus et en conclusion, notons qu'il y aurait encore fort à dire et à écrire sur ce que nous a inspiré la lecture de ces textes, lecture qui nous a fait découvrir des mondes dans leur richesse infinie, perdus dans le temps et l'espace, au cœur des imaginaires plus que jamais fertiles des étudiants de la Faculté des Lettres, Langues et Sciences Humaines de l'UPEC. Ainsi, nous n'avons pas pu résister au plaisir de rendre un vibrant hommage à tous ceux qui se sont mobilisés pour participer activement à ce concours d'écriture, ce qui prouve, si besoin en est, que la créativité sous toutes ses formes est, cette année comme les précédentes, plus que jamais au rendez-vous.

Julie Le Quang Sang
Ingénieur en développement de projets scientifiques



UNIVERSITÉ DE BORNEO

Enseignants:

Brouillaud Jean-Pierre, Jouanny Sylvie, Pérès-Leblanc Marie

Bibliothèque universitaire:

Fettini Giada (bibliothécaire), Niguès Emmanuelle (professeur-documentaliste)

Administratifs:

Le Quang Sang Julie (Ingénieur en développement de projets scientifiques), Riou Jocelyne (Chargée d'insertion professionnelle)

Etudiants:

Azayou Malika (doctorat), Emonot Sandy (master), Felissaint Nancy (L3)

CONJOURS D'ÉTÉ

Président : Francis Combes (poète, éditeur et président de la Biennale des poètes en Val-de-Marne).

Membres du jury : Michèle Aquien (enseignante, département de Lettres), Pauline Barbot (étudiante, L3 anglais), Anne-Caroline Beaugendre (directrice de la Bibliothèque Universitaire du CMC), Vincent Broqua (enseignant, département d'Anglais), Gérard Cartier (poète, personnalité extérieure), Vanessa Cossin (secrétaire administrative, Service Organisation des études), Bénédicte de la Martinie (étudiante, M1 Lettres), Paula Petit (étudiante, L3 Lettres), Eric Pellet (enseignant, département de Lettres), Vincent Ronach (responsable des Relations internationales, UFR LLSH).

VAL-DE-MARNE L'ÉTÉ COMÉDIE

Juliette Quidet-Marty (Master 2 Lettres Recherche), Océane Boisseau (Master 1 Communication Politique et Publique), Sandy Emonot (Master 2 Lettres Recherche)

En toutes lettres, les étudiants écrivent, deux fois plus nombreux que l'an dernier, dans des ateliers d'écriture réguliers de la Faculté des Lettres ou pour le grand concours de poésie spécialement organisé pour l'événement: plus de cent textes reçus, et sept nominations! Ils se découvrent, en chair, en os, couleurs arc en ciel, et toujours émus par l'écriture, et même par le dictionnaire! Et si vous voulez en savoir plus, lisez la petite radiographie de leur imaginaire, écrite par un membre du comité de lecture : vous les reconnaîtrez! Félicitations aux gagnants, félicitations à tous!

conception graphique et mise en page : Marie Pérés Leblanc